TEMPERATURE

Du 21 juillet 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 131 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	84	29
Midi.....	92	33
3 P. M.....	92	33
5 P. M.....	90	32

LA

TRANSFORMATION

DE LA

LOUISIANE.

Sans que nous en ayons bien nettement la conscience, par suite de découvertes qui sont plutôt l'œuvre du hasard que de la science, il s'est opéré dans le sud-ouest de l'Union américaine une transformation étrange, tout à fait inattendue, nous dirions volontiers miraculeuse.

Cette vaste contrée, si longtemps délaissée qu'on ne croyait propre qu'à la production agricole vient de changer de nature et promet de devenir plus industrielle que le Nord et le Nord-Est, qui croyaient jusqu'ici posséder le monopole des manufactures. A la suite de travaux inspirés, plutôt par une curiosité banale et sur le succès desquels on ne comptait guère, il a été démontré que le sol du Texas, de la basse Louisiane recélait d'immenses richesses minières que rien ne faisait prévoir, et qui provoquaient la création d'une foule d'usines de tous genres. A mesure que les travaux d'essais se poursuivaient, les découvertes se multipliaient. Les spéculateurs de toutes les sections du pays, de l'étranger, de la vieille Europe même, s'émouvaient et venaient étudier sur place le curieux et enivrant spectacle auquel on les conviait. Ebloui de tout ce qu'ils apercevaient, ils se mettaient eux-mêmes à l'œuvre.

Ce qu'il s'est tenté d'essais, accompli de travaux, fait de découvertes, autour de nous, à deux pas de notre port, depuis quelques années! est vraiment inimaginable.

Si nos pères se reveillaient et sortaient de leurs tombeaux, ils n'en pourraient croire ni leurs yeux, ni leurs oreilles; ils ne reconnaîtraient pas le sol qui les a vu naître.

Le mouvement est parti du Texas, non loin de nos frontières. Du Texas, il s'est étendu vers l'ouest de notre Etat et en s'avançant vers nous, il a pris plus de grandeur et d'activité. Il est arrivé aujourd'hui jusqu'à nos portes et il y fait d'immenses progrès. On sait quels magnifiques résultats a obtenus, il y a quelques années, la trouvaille—c'est le mot—des puits d'huile dans les Etats du Centre. Ces résultats sont de beaucoup dépassés par les succès obtenus à Beaumont, à Sour Lake, et ces derniers ne sont encore rien en comparaison de ce qui se passe près de nous, à Jennings. Là, le sol s'est littéralement effondré et a laissé s'échapper des torrents d'huile de pétrole dont la main de l'homme ne peut maîtriser le courant. On a pu constater à Jennings un jet de plus de dix huit cents barils par jour. Aussi fait-on de tous les côtés appel aux capitaux de l'Ouest et du Nord, en vue de tirer parti de toutes ces richesses, et de construire des usines qui soient alimentées par tous ces puits dont la production semble inépuisable.

A la mise en exploitation de ces champs d'huile vient s'ajouter celle des filons d'or et de minerais précieux qui deviennent une source de fortune pour le pays.

C'est du concours un peu fortuit de toutes ces circonstances que provient la transformation de la Louisiane, passée rapidement de l'état de puissance agricole à celui de puissance industrielle, telle qu'elle nous apparait aujourd'hui.

LES ATTAQUES

—DE—

M. Bryan contre M. Cleveland.

Nous ne connaissons rien de tristement curieux à suivre comme la lutte engagée entre deux hommes qui ont joué durant une quinzaine d'années un rôle considérable dans la politique du pays—MM. Cleveland et Bryan; le premier ayant vu son nom sortir deux fois triomphant de l'urne électorale, ayant gouverné l'Union durant deux termes présidentiels; l'autre ayant été battu deux fois et ne conservant guères l'espoir d'arriver jamais au pouvoir suprême.

Et cependant c'est celui qui a été deux fois vaincu qui prend le ton le plus hautain, et se montre le plus agressif.

M. Bryan a voulu introduire dans la politique un élément nouveau, dangereux, contraire à tous les précédents du monde économique, et que, à ce titre, M. Cleveland devait répudier. De là, la lutte engagée entre ces deux personnages appartenant à deux écoles différentes qui se combattent.

En fait, M. Bryan reproche à M. Cleveland d'avoir trahi la Démocratie américaine, parce qu'il s'est refusé à soutenir une thèse tout-à-fait nouvelle qui n'avait jamais dans le passé figuré dans le programme de ce parti.

L'accusation est mal fondée: on pourrait même dire injuste, extrageuse. Si en toute cette affaire, il y avait un reproche d'infidélité aux principes à adresser à quelqu'un, ce serait à M. Bryan qu'il devrait aller, puisque c'est précisément lui, M. Bryan, qui a prétendu changer le programme général de la Démocratie, en y introduisant des clauses nouvelles contre lesquelles protestait la majorité des populations. Toutes les ressources de sa rhétorique—et elles sont presqu'inépuisables—ne réussiront pas à infirmer ce fait que c'est lui qui, le premier, a tenté de révolutionner le parti, en voulant lui imposer des mesures que condamnait partout le monde économique. On peut dire que la défaite de M. Bryan et de son système a puissamment contribué à la reprise des affaires financières du pays, et il est à espérer que nous allons enfin assister à la fin de cette guerre, qui n'est inspirée et soutenue que par l'amour propre blessé, et qui entretient le trouble et la discorde dans un parti qui a plus que jamais besoin de paix et d'harmonie.

EDOUARD VII EN IRLANDE.

Voilà bien des mois qu'il est question, ici et en Europe, du voyage d'Edouard VII en Irlande. On en avait longtemps douté à cause de l'antipathie invétérée qui existe entre les populations des deux îles, unies par la force et que le temps n'a jamais pu rapprocher. Ce doute s'était encore fortifié à la suite des scenes regrettables qui s'étaient produites récemment à Dublin, alors qu'il s'agissait de faire au souverain anglais un accueil, sinon parfaitement cordial, au moins convenable et poli. On se rappelle que la question de l'adresse avait soulevé des orages dans l'assemblée et que les autorités municipales elles mêmes avaient pris une part active à une manifestation hostile.

Le doute à propos de ce voyage n'est plus permis. Edouard VII est actuellement dans la Verte Erin, se fiant à la loyauté du peuple Irlandais. Il a commencé, depuis son intronisation une œuvre de conciliation qui lui a réussi jusqu'ici. Il a pu opérer un heureux rapprochement entre la Grande-Bretagne et la République française, et il n'a eu jusqu'à présent qu'à se féliciter de ce qu'il a tenté d'accomplir. En qualité de Prince de Galles, il n'avait pas craint de manifester ses sympathies personnelles pour le peuple français, pour la population parisienne spécialement. Aujourd'hui le roi Edouard prouve qu'il n'a pas oublié le prince de Galles et les populations des deux pays voisins en sont enchantés.

Ce qu'Edouard VII a fait pour la France, il veut le tenter pour l'Irlande, et tout fait espérer qu'il obtiendra le même succès.

C'est avec la plus entière confiance que nous le voyons pénétrer en Irlande et nous souhaitons que les amis de la paix n'aient qu'à se féliciter de ce voyage.

SURCOUF.

A propos de Surcouf, dont on inaugurait récemment, la statue à Saint-Malo.

Capitaine hardi, heureux et follement brave, passionné pour tous les périls, mais intraitable et violent, jaloux à l'excès de son indépendance et de son autorité, ne reconnaissant aucun maître que lui-même, Surcouf était un grand irrégulier. Il tient du héros de roman. Il aurait pu être un héros de l'histoire s'il avait su se dominer.

En 1803, le Premier Consul l'appela à Saint-Cloud, et lui proposa d'entrer au service comme capitaine de vaisseau. Louis XIV n'avait offert à Jean Bart que le grade de lieutenant de vaisseau; il n'avait offert à Dugay-Trouin que le grade de capitaine de frégate. Ces deux illustres corsaires avaient accepté. Surcouf refusa. "Je ne veux, dit-il, relever que de moi-même."

Quand le duc d'Angoulême visita Saint-Malo, il eut la curiosité de connaître "le roi des corsaires." Surcouf habitait alors sa propriété de Riancourt, près de Saint-Servan. Le maire vint en personne l'inviter au banquet officiel et lui annonça que le prince lui remettrait des lettres patentes confirmant le titre de baron, donné par Napoléon.

"Si le duc d'Angoulême, dit Surcouf, a envie de me voir, il peut bien venir jusqu'à Riancourt. L'Empereur m'a fait baron, un titre donné par lui n'a pas besoin d'être confirmé.... Dites encore au duc d'Angoulême que, baron ou pas baron, Surcouf est aussi noble que le Roi."

DEUX ANECDOTES.

Voici deux anecdotes qui prouvent la merveilleuse lucidité d'esprit conservée par le Saint-Père au cours de sa dernière maladie.

Léon XIII, tout en témoignant à ses neveux et nièces une affectueuse sollicitude, avait toujours soigneusement évité de donner prise à la critique du népotisme.

Il y a quelques semaines, causant avec le comte Ricardo Pecci, le Saint Père lui avait promis un piano qui lui avait été donné récemment et qui, comme bien on le pense, n'avait aucune raison pour figurer plus longtemps dans le mobilier des palais apostoliques. Or, les graves occupations qui, à l'occasion du consistoire avaient absorbé tout le temps du Saint-Père, avaient momentanément effacé de son esprit la promesse de Mgr Marolini lorsque, il y a quelques matins, le Pape lui donna l'ordre à brûle-pourpoint de faire porter le piano chez son neveu, car une fois qu'il serait mort, qui pourrait bien penser à le faire!

"Je vous prie de faire bien attention que ce piano est un cadeau que je fais à mes petits-neveux. Prenez-en note aujourd'hui, cher Monseigneur, parce que demain, qui sait? au milieu de la confusion, quand vous devrez penser à tant de choses, vous pourriez oublier. Et moi, je veux que ces enfants sachent tout de suite que j'ai pensé à eux à mes derniers moments."

Peut on imaginer un trait plus spontané et charmant qui révélât mieux la bonté de cœur du Pape!

Il est une anecdote qui ne peut manquer d'émouvoir les cœurs vraiment français.

Avant d'administrer au Pontife le sacrement de l'extrême-onction, Mgr Pifferi lui avait dit avoir reçu quelques instants auparavant un télégramme de la marquise de La Tour du Pin, le priant d'informer Sa Sainteté qu'elle avait fait un vœu à Jeanne d'Arc pour sa guérison. Le Saint-Père ne dit rien tout d'abord, mais, une fois la lugubre cérémonie achevée, et lorsque le sacriste avait déjà quitté sa chambre, il le fit rappeler en toute hâte par Pio Centra, afin qu'il lui remît le télégramme de Mme La Tour du Pin, dont il tenait à prendre personnellement connaissance.

N'y a-t-il pas quelque chose de profondément touchant dans ce souvenir de la grande Française évoqué d'une façon si pieuse et si douce en un moment pathétique entre tous? au bord de la tombe.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Depuis dimanche soir la foule se porte avec empressement au Parc Athlétique pour y jouir une dernière fois des irrésistibles attractions de la charmante opérette: "The Girl from Paris", brillamment interprétée par la troupe Olympia.

On sait que les deux principaux rôles sont confiés à miss Lottie Kendall, l'actrice favorite du Parc, et à Eagleton, un des meilleurs comiques qu'il y ait sur la scène américaine.

Ce soir et demain, même spectacle, c'est à dire salle comble.

WEST END.

La grande nouveauté de la semaine, au West End, c'est l'apparition de Bryan et de Nadine, merveilleux de légèreté et d'adresse dans leurs voltiges aériennes. Aussi sont-ils devenus populaires dès le premier soir. Le public applaudit aussi chaleureusement Miss Symonds qui est une véritable artiste et tire un très habile parti de sa jolie voix. Mais il faut toujours en revenir aux concerts Veazey qui font les frais de presque toutes les soirées du West End. Hier, le duo du Miserere du Trovatore, exécuté par MM. Veazey et Fabian, a été l'objet d'une véritable ovation de la part de la foule des auditeurs.

DEPECHES

télégraphiques

LA SITUATION AU JAPON

Presse Associée—

Victoria, Colombie Britannique, 22 juillet—Le steamer Indiamaha, arrivé hier soir, annonce que le sentiment en faveur de la guerre était plus accentué que jamais quand il est parti, par suite de concessions que l'on prétend avoir été faites à la Russie par le gouvernement chinois.

L'excitation croissante des journaux japonais est aussi accentuée par le changement d'attitude du prince Chang, qui est passé du côté des Russes.

Le "Kobe Chronicle" dit que l'amiral Hilakiro, commandant en chef de l'escadre japonaise, a adressé une note au corps du département naval, suggérant l'utilité d'organiser l'escadre japonaise et aussi la nécessité de formuler un plan de défense et d'opération général au point de vue maritime.

Le comte Okuma, un homme d'état marquant, dit que le Japon devrait demander une explication de la conduite arbitraire de la Russie dans la Corée et la Mandchourie.

Dans le cas où la réponse ne serait pas satisfaisante il faudrait protester vigoureusement et soumettre en même temps la question aux autres puissances.

Pour faire une pareille démarche il faut que le Japon soit prêt à recourir aux armes si c'est nécessaire.

Actuellement, l'armement du Japon est supérieur à celui de la Russie en Extrême Orient et la cause du Japon est juste.

Si imprudente que soit la Russie elle ne se hasarderait pas dans une guerre et ne risquerait pas d'offenser toutes les puissances, ce qui le porte à croire que la protestation aurait un heureux résultat.

Cole Brown et Edouard Konkela, des Américains, ont été condamnés à trois ans d'emprisonnement par le consul des Etats-Unis Ragsdale, à Tien Tsin, pour l'arrestation de Eugène Vernier, un Français, à Pékin.

Une nouvelle du "Temps".

Presse Associée—

New York, 21 juillet—Un rapport non vérifié publié par le "Temps" et câblé par le correspondant du "Herald" à Paris dit

"A la mort de Léon XIII on a trouvé un certain nombre de bulles qui ont partiellement changé la forme du conclave.

"Et de fait ce ne sera plus, à proprement parler, un conclave, car les cardinaux ne seront pas restreints dans leurs mouvements.

"Ils s'assembleront simplement deux fois par jour pour délibérer et voter, sans être tenus de vivre en commun, ce qui est toujours pénible pour les cardinaux malades et infirmes.

Il prendront le serment à chaque fois qu'ils quitteront le Vatican de ne rien révéler de ce qui s'est passé et de ne se laisser influencer par aucun gouvernement.

Le Pape a le droit de modifier la méthode d'élection et les bulles à cet effet restent en vigueur jusqu'à ce qu'elles soient modifiées et abrogées par le Pape suivant

Léon XIII, peu de temps avant la mort de Pie IX, alors qu'il était camerlingue, a fait plusieurs modifications aux règles gouvernant le conclave. Il n'est pas improbable, par conséquent, qu'il soit fait d'autres changements plus essentiels et appropriés aux temps modernes.

Accident de chemin de fer.

Presse Associée—

Chicago, 21 juillet—Une personne a été grièvement blessée et une centaine d'autres ont été prises de panique dans la destruction d'un train suburbain du chemin de fer de Chicago, Rock Island et Pacifique, à la rue Quarante-Septième, hier.

Mlle Kate Barnard, une des voyageuses, a reçu des blessures internes.

L'accident a été causé par une pierre.

Le premier car a été renversé, a pris feu et a brûlé.

Nouvelles de Salonique.

Presse Associée

Constantinople, 21 juillet — D'après des dépêches de Salonique, un bataillon de soldats a été envoyé à Doiran un vilayet de Salonique, pour renforcer les soldats turcs. Il y a déjà 1100 soldats à Doiran et de rudes combats sont rapportés.

Les révolutionnaires offrent une résistance efficace, paraît-il. Onze bataillons additionnels ont été réunis pour remplacer les seize bataillons récemment licenciés.

Déraillement d'un train.

Presse Associée—

Lamar, Colo., 21 juillet—Un train de fret du Santa Fe été démoli à quatre milles à l'ouest de Caddoa, Colo., hier soir.

Le train était composé de trente cars de fruits de la Californie et marchait à une grande vitesse quand le dernier car a déraillé et a entraîné les douze autres hors de la voie.

Les pertes seront fortes.

Opinion du juge Brewer.

Presse Associée.

Chicago, 21 juillet—"Par la mort de Léon XIII le monde a perdu un de ses plus grands hommes", a dit le juge David J. Brewer, de la cour suprême des Etats-Unis, arrivé de l'ouest et en route pour Washington.

La longue maladie et la mort de Léon XIII ont fait oublier aux Catholiques et aux Protestants leurs dissidences religieuses et leur font déplorer ensemble la perte d'un grand homme".

Mariage du Lieut. Varela.

Presse Associée.

New York, 21 juillet—Parce que ses parents lui refusaient leur consentement, Mlle Eva Kempen, de Elizabeth N. J., est venue dans cette ville se faire marier dans la "Little Church Around the Corner" au lieutenant Nicholas Varela, de la commission navale mexicaine qui, depuis deux ans, surveille pour la marine mexicaine la construction des canonnières Vera Cruz et Tampico, à Elizabeth. Le marié est membre d'une famille distinguée de la ville de Mexico.

Record remarquable.

Presse Associée—

Port Townsend, Wash., 21 juillet—La cent vingt-sixième compagnie d'artillerie de la côte, en s'exerçant avec des fusils de dix pouces tirés à deux minutes d'intervalle, a établi un nouveau record dans l'armée des Etats Unis, faisant quatre et demie sur cinq et battant ainsi le record de quatre sur cinq détenu par la soixante quatorze cine compagnie de Santiago.

Ce record est d'autant plus remarquable qu'il a été établi avec des fusils dont les hommes se servaient pour la seconde fois.

ATHENEE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1903.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année:

EDMOND ROSTAND ET SON THÉATRE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1904 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été reconnu le meilleur recevra une médaille d'or, si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secretaire perpetuel,

Rus. Rouen.

P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

Feuilleton

—DE—

L'Abeille de la N. O.

No. 25 Commencé le 24 juin, 1903

LES Deux Frangines

Par PIERRE DECOURCELLE

PREMIÈRE PARTIE

LES ETRENNES DE LA FRANCE.

XIV

Suite.

—Vous partez, fit très naturellement Brunemont. Pour quel pays!

Georges resta un moment interdit.

Le savait-il!

C'est à Anvers seulement, en face des navires en partance qu'il comptait se décider.

Il balbutia:

—Pour le Canada....Oui.... J'ai une grosse affaire là bas.... Une affaire qui m'y retiendra longtemps.

—Et vous emmeniez votre fillette avec vous!

—Naturellement.

—Pourquoi votre femme ne vous accompagne-t elle pas!

Davenesle resta un instant muet.

Enfin, avec un violent effort sur lui même il répondit d'une voix poignante:

— Ma femme! .... Elle est morte pour moi!

—Je ne vous en demande pas davantage, mon ami, se hâta de répliquer Brunemont..... Eh bien! puisque vous voulez partir et que votre petite fille ne peut pas supporter le voyage en ce moment, il y a un parti tout simple à prendre; laissez la moi.

—Vous consentez!.... s'écria Georges avec la plus ardente reconnaissance.

—Cela va de soi! Vous pouvez être tranquille. Nous aurons soin d'elle ici. J'a conservé la personne qui avait élevé Cécile. Votre petite Denise,—car elle s'appelle Denise, je crois,—prendra la place de ma pauvre chérie. Je vous enverrai régulièrement de ses nouvelles à l'adresse que vous me donnerez, et, à votre premier signal, si vous ne pouvez venir la chercher, je vous l'amènerai moi même.

—Vous feriez cela!

—Je dois bien ce service au fils de mon plus cher ami. Pour le moment, puisque l'enfant est transportable, il faut aller la chercher. Vous avez un train dans une demi-heure. Denise peut être installée ici avant le dîner.

—Ah! Vous êtes le meilleur des hommes!

—Je fais pour vous ce que votre père aurait fait pour mon fils en pareil cas, soyez en sûr. Allez vite, mon cher enfant. En vous attendant, nous ferons ici les préparatifs avec ma bonne Barbara.

Le programme qu'avait fixé Antoine Brunemont fut ponctuellement suivi par Georges. Quelques heures après, Denise, chaudement enveloppée par les les soins de la garde-malade bruxelloise qui avait tenu à l'accompagner à destination, était couchée dans le petit lit qu'occupait, deux mois avant, Cécile Brunemont.

Davenesle rémunéra largement la bonne femme qui avait veillé sur sa fille avec tant de sollicitude, et la chargea d'un mot de remerciement pour le docteur; dans l'enveloppe il glissa un billet de banque.

Denise avait encore une forte fièvre.

Tandis qu'elle dormait, d'un sommeil toujours agité, Barbara Mollenbeck, la femme de charge dont Brunemont avait parlé à Georges, une forte Flamande à la stature de gendarme, aux épaules carées, veillait à son chevet.

Dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte, se tenaient Antoine Brunemont et Davenesle.

—Vous avez vu, dit le digne homme. Je crois que vous pouvez être tranquille.

—J'en suis sûr!

—Maintenant, mon cher enfant, occupons nous de vous.... Avez vous de l'argent!

—J'ai environ six mille francs.

—Ce n'est pas assez.

—Pourtant.

—Je vais vous donner..... vous prêter dix mille francs.... Quand vous serez.... là bas, si vous avez besoin de plus, prévenez moi.

—Mais si je ne pouvais pas vous rembourser....S'il m'arrivait malheur!

—Je déplorerais de tout mon cœur votre perte. Quant à celle de l'argent, croyez qu'elle ne me causerait aucun regret. Je ne suis pas millionnaire, mais la petite fortune honorable que je laisserai à mon fils lui permettra de vivre comme j'ai vécu, sans souci du lendemain.

—Vous voulez donc être ma providence jusqu'au bout!

—Je veux vous tirer d'embarras si j'en ai le pouvoir.

Georges, confondu par cette exquise bonté, ne trouvait plus les mots de gratitude qu'il aurait voulu prononcer.... Il ne put qu'étreindre les deux mains qui se tendaient vers lui.

Antoine Brunemont reprit en désignant un journal qui se trouvait sur la table:

—Il ne faut plus perdre de temps. Voici le journal de ce soir qui vient d'arriver à Charleroi par le même train que vous. A la dernière page, il y a les services de bateaux. Vous pourrez contrôler le départ du vôtre.

Davenesle jeta les yeux à la place que lui indiquait Brunemont.

Il lut:

SERVICE RÉGULIER

"entre l'Amérique, la Belgique et le Canada"

ANVERS A MONTRÉAL

—Voici votre affaire, fit Brunemont. Et vous n'êtes pas en retard, voyez. Ce n'est pas aujourd'hui que part le bateau.

—Quand donc!

—Dans la nuit de demain à après demain. Regardez.

Il désigna du doigt la suite de l'annonce:

"La "Sambre" en partance pour Montréal appareillera samedi 29 juin au lever du soleil."

— Nous prendrons demain soir le train pour Anvers, poursuivit Brunemont. Je vous accompagnerai.... Nous pouvons facilement être arrivés vers dix heures et demie. Vous coucherez à bord..... C'est plus prudent.

Plus prudent!.... Davenesle ressentit une impression singulière en entendant ces deux mots.

Il éprouva comme un remords de tromper cet excellent homme dont l'affection si ingénieusement dévouée, le touchait aux larmes.

Quand il s'était trouvé en face d'Antoine Brunemont, celui ci avait dit au voyageur de s'ouvrir à lui avec une confiance pareille à celle qu'il aurait eue en face de son propre père.

Davenesle se reprochait maintenant sa dissimulation.

A son père, n'eût-il pas crié la vérité qui l'étouffait!

Ne lui eût-il pas fait sa confession tout entière! N'eût-il pas pleuré dans ses bras en lui demandant conseil et appui devant l'effroyable catastrophe sous le poids de laquelle il s'affaissait?

Ne devait-il pas la même confiance à l'ami généreux qui lui témoignait tant de bonté!

Georges se leva, et, après un coup d'œil jeté sur l'enfant qui continuait à dormir dans le petit lit blanc, il ferma doucement la porte.

Puis, il revint vers le père de Cécile.

—Ecoutez, monsieur Brunemont, dit il d'une voix altérée, il faut que je vous parle à cœur ouvert.

—Comme vous me dites cela! Il s'agit donc de quelque chose de grave!

—De très grave et de terrible!....C'est une confession que j'ai à vous faire. La confession, non pas d'un crime—je n'en ai pas sur la conscience—mais d'une faute que j'ai commise envers vous. Oui! j'ai pêché contre l'amitié en gardant le silence vis à vis de vous. Je ne vous ai dit qu'une faible partie de la vérité. Je vous la dois tout entière, si pénible, si humiliant pour moi, que soit l'aveu!

Brunemont leva ses yeux rayonnant de bonté vers le fugitif.

—Inutile de rien me dire, mon enfant, fit il d'une voix très douce.

—Pourquoi!

—Parce que je sais tout.

Davenesle fit un mouvement en avant, les bras tendus.

—Vous savez!....

—Oui. J'ai lu les journaux de France. Je suis au courant du malheur qui vous a frappé. J'en connais tous les détails.

—Vous avez appris l'accusation qui pèse sur moi!

—Oui.

—Mon arrestation!

—Oui.

—Les charges qui m'acca-